

—On lit dans le *Transcript* du 18 :

« Samedi, entre minuit et une heure, eut lieu la débacle de la rivière Chateaugay, la glace s'étant amoncelée sur le pont il s'en suivit une inondation qui entraîna cinq à six maisons et plusieurs étables, fit périr un grand nombre d'animaux, et causa de grandes pertes. Cependant aucune personne ne perdit la vie. »

*Fin du Monde.*—Samedi prochain étant la veille de la *Quasimodo*, jour auquel tombe la fin du monde, nos lecteurs ne devront pas être surpris si nous ne publions pas. Il ne sera pas non plus fait d'affaire au Bureau qui sera fermé, ce jour là, pour nous donner le temps de nous préparer à la terrible affaire du lendemain. Nous avons cru devoir en conscience donner cette nouvelle à ceux de nos abonnés qui nous ont payé pour l'année ; car il serait injuste de leur laisser ignorer pourquoi nous ne sortons pas ; c'est donc une inquiétude que nous leur épargnons.

—Nous apprenons que la Locomotive entre St. Jean et Laprairie a fait son premier voyage le 18, mais nous ne savons pas si elle continuera de voyager avant que la *Princesse Victoria* commence la traversée entre cette ville et Laprairie.

*Météorologie.*—Le fameux Bacon dans l'un de ses ouvrages parle d'une observation qu'on donnait de son temps comme fondée par rapport aux Pays-Bas; que là tous les trente cinq ans la même température revenait, qu'on voyait les mêmes sortes et révolutions de saisons, comme de grandes gelées, de grandes inondations, de grandes sécheresses, des hivers doux, des étés froids, &c. « au reste » ajoute-t-il « je rapporte ceci parce qu'en me rappelant le passé, j'y ai trouvé un rapport non pas tout à fait exact mais peu différent. »

Un de nos journaux de Montréal a fait connaître déjà depuis longtemps cette remarque du chancelier.

Quelques membres de nos collègues en pourraient tirer parti, ce semble, et prendre la résolution de tenir des journaux de météorologie, qui pourraient par la suite devenir de la plus grande utilité pour ce pays, ce n'est que dans des maisons de cette espèce qu'il est possible de faire ces choses avec quelque degré d'exactitude. Ils acquerraient par là de nouveaux titres à la reconnaissance de leurs concitoyens.

## ETATS-UNIS.

*Maine.*—M. Fairfield, gouverneur de cet état, ayant donné sa démission M. Kavanagh, lieutenant-gouverneur, a pris les rênes du gouvernement. M. Kavanagh est un catholique d'origine irlandaise, mais natif des Etats-Unis.

*Mines d'Or.*—Des mines d'or qui paraissent devoir être fort abondantes sont chaque jour découvertes au centre de la Caroline du Nord. *Canadien.*

## TONY LAFRIMBOLLE.

Suite et fin.

Le gonfalonnier explique tout à ses gens, qui sont à leur tour des excuses. Les bandits en même temps pénétrèrent l'affaire.

—Tout va le mieux du monde, reprend Scalabra, mais puisque la chose est réglée, ne pourrions-nous continuer à présent notre petite promenade.

—Monsieur votre père est ici, interrompit le gonfalonnier, il se meurt d'envie de vous embrasser, je vais le faire avertir.

Ah ! jarnigoy ! cette petite formalité, qui venait à la traverse, gênait terriblement les drôles ; ils rodèrent bien autour de la porte, mais comme les voleurs prétendus allaient arriver, le gonfalonnier donna l'ordre fort intempestif d'empêcher que personne sortît de la maison.

Les voleurs véritables, fort désappointés, démêlèrent alors toute la nué-prise, et se résolurent effrontément de la pousser à bout, n'ayant pas d'autre ressource.

En ce moment M. Lafrimbolle et sa fille, avertis, descendent et accourent les larmes aux yeux. On est allé les chercher en leur disant que leurs enfants sont arrivés. Le père résiste encore, inquiet de l'entrevue, mais sa fille l'entraîne par la main dans la salle....

Comme Pelloquin en était là de son récit, un gros chien sortit d'une maison qui était sur le bord de la route, et vint se jeter dans ses jambes en aboyant horriblement.

—Sa fille l'entraîne par la main, s'écria Nazarille..... veux-tu te taire vilaine bête ! Hu ! Ps ! tirez ! à la niche !

En même temps il tomba sur le chien à grands coups de pieds, et parvint à préserver son ami. Il reprit aussitôt comme un homme vivement intéressé :

—Mais sa fille l'entraîne par la main dans la salle.....

Pelloquin touché de ce service, reprit son histoire.

—Mais sa fille l'entraîne par la main dans la salle et saute au cou de..... Scalabra. Elle recule, elle pousse un cri :

—Ce n'est pas Tony ! ce n'est pas Tom !

—Qu'avez-vous fait de mes enfants ! s'écria M. Lafrimbolle.

—Ils sont pris, dit Scalabra, sans se défermer, si vous dites un mot, vous les faites pendre.

—Ils ne sont point coupables, reprend le bonhomme en balbutiant.

—Ils ne sont pas coupables ?..

Et là-dessus Scalabra conte tout du long les exploits dont ils se sont vantés : comme quoi ils ont pillé un hôtel, arrêté des voitures, tué un Anglais, et enfin comment ils ont donné dans le complot de dévaliser le carrosse de leurs parents.

M. Lafrimbolle frémit, recule d'horreur, jure qu'il ne veut point les reconnaître pour ses enfants ; et il emmène sa fille dans l'intention de partir sur-le-champ.

Voici qu'on entend dans la rue des huées et des malédictions. Ce sont nos malheureux jeunes gens qu'on amène. Tony a voulu inutilement faire entendre raison à cette foule irritée. Fort de son innocence et des preuves qu'il va fournir, il se contente de demander en arrivant si son père est dans l'auberge.

—Votre père ! Qu'est-ce à dire, malfaiteurs ?

—Pas d'injure ; je demande si le vieux voyageur français est arrivé ?

—Il n'y a qu'un petit malheur, dit le gonfalonnier en persifflant, c'est que M. votre père a retrouvé ses enfants.

Ici les voleurs qui s'étaient prudemment tenus dans un coin, se redressent en attendant de belles manières.

—Ce sont ces misérables, s'écrie Tom, qui nous ont arrêtés, qui ont pris notre malle et nos habits !

—Ces malfaiteurs extravaguent, reprend Scalabra en se dandinant ; je pardonne ce subterfuge invraisemblable à l'embarras où ils se trouvent.

—Il faut avouer, s'écrie le gonfalonnier, en portant le poing sous le nez de Tom, que vous êtes bien effrontés ! Quoi, vous osez encore accuser ces pauvres honnêtes gens que vous avez detroussés.

Là-dessus, il prend et lit tout haut le signalement qu'il tient du brigadier et qui désigne de point en point l'attirail des jeunes gens.

—Ces habits ne sont pas à nous, crie à son tour Tony, ils sont à ces bandits ; nous les avons achetés.... par pur agrément.....

—Et vous me ferez croire, reprend le gonfalonnier furieux, qu'un honnête homme troque par agrément ses habits contre ceux d'un voleur ?

—La peste soit de ton idée, dit encore un fois Tom à Tony.

Voilà de nouveaux cris, de nouvelles protestations ; même indignation du gonfalonnier, même effronterie des voleurs.

Tom et Tony invoquent à grands cris la présence du voyageur français. Le gonfalonnier se décide enfin à l'aller chercher pour les confondre.

L'approche de cette scène produisit les effets divers que tu peux imaginer. Les artistes paroissaient fort soulagés et les bandits ne pouvaient se défendre d'une certaine inquiétude.

M. Lafrimbolle paraît, entraîné par le gonfalonnier, et se laisse tomber sur une chaise en entrant, pâle, tremblant, prêt à s'évanouir.

Tom se jette à ses pieds, Tony veut l'embrasser.

—Mon père ! c'est moi, Tony !

—C'est Tom ! venez à notre secours !

On attend dans le silence.

Tu conçois qu'après ce que le bonhomme venait d'apprendre de Scalabra sur le compte de ses enfants, il n'était guère tenté de mettre à jour sa parenté avec des coupe-jarrés si déterminés. Il lève la tête et dit solennellement.

—Je ne reconnais.... personne....

—Eh quoi ! que dites-vous ? je ne suis pas votre fils !

—Nous ne sommes pas vos enfants !....

—Non, reprit M. Lafrimbolle héroïquement, vous n'êtes.... Vous ne fûtes jamais.... Je ne vous connais pas.

Les voleurs et le gonfalonnier triomphent. Tom et Tony ont beau prier, crier, ou les saisit, on les garotte.

M. Lafrimbolle ne pouvant soutenir plus longtemps ce spectacle, se retire en délibérant s'il ira solliciter pour eux à Rome ou s'il doit les abandonner à leur mauvais sort. Les bandits, Scalabra et son compère, sous prétexte de le suivre pour l'embrasser vont prendre la fuite, quand tout-à-coup.....

Pelloquin s'arrêta pour attendre quelque objection de son camarade, mais Nazarille depuis longtemps n'opposait plus un mot et marchait toujours. Pelloquin vit dans ce silence un prélude de sa victoire et continua d'un air triomphant :—Quand tout à coup la fille du gonfalonnier se jeta dans la salle en criant :

—Mon père ! mon père ! j'ai retrouvé la valise, la valise volée ! elle est là parmi les bagages de ce vieux voyageur français.

—Oh ! oh ! dit le gonfalonnier, comment cela se fait-il ? nous n'en finirons pas avec les voleurs.... Doucement, Monsieur ?..

Et il court après M. Lafrimbolle comme celui-ci justement appelait un paysan pour emporter ses malles : pour le coup le bonhomme, se voyant pris au collet, perd tout à fait la tête, et confirme les soupçons du gonfalonnier méfiant, qui lui dit :

—Un instant ? vous ne partirez pas si vite ; nous avons une petite affaire à débrouiller ensemble.

—Je suis innocent ! s'écrie le digne négociant, je suis connu ! je suis un Lafrimbolle ! informez-vous dans mon quartier.

—Ou verra, Monsieur, mais il y a parmi vos bagages une valise volée dans ma maison....

Pelloquin voyant que Nazarille ne faisait aucune observation, s'interrompt de lui-même en cet endroit, pour donner cet éclaircissement.

—Tu t'expliques sans doute cette accablante péripétie, et comment la valise des artistes se rencontrait parmi les malles de M. Lafrimbolle. On les avait trouvés pêle-mêle dans les broussailles où les bandits avaient caché leur butin, et l'on n'y avait point pris garde dans le moment. M. Lafrimbolle avait tout réclaté comme étant à lui : on découvrait tout à coup cette valise à l'auberge dans son bagage, il était fort naturel de concevoir des soup-